

Tout de suite après Wagner, venait, dans la même séance, *la Terre promise* de M. Massenet. Je ne sais si ce rapprochement était très heureux, et si la douceur et la tendresse du second ne devait pas nécessairement paraître un peu mièvre et sucrée après la force et l'âpreté du premier. La tendresse ! Les scènes entre Moïse, Josué et le peuple d'Israël n'en comportent certes pas ; mais M. Massenet ne saurait extirper de lui-même la qualité maîtresse, dominante et charmante de son grand talent.

Je me souviens, sans amertume, de la sévérité avec laquelle un de nos anciens professeurs corrigait nos compositions françaises et latines. Il arrivait souvent que les passages les plus soignés de nos devoirs, et que nous trouvions les plus « jolis », nous revenaient affreusement balafrés de grands coups de crayon bleu. — « Tout cela c'est très bien, disait-il, mais *non erat hic locus* » ; ce n'était pas à sa place. Comme il était professeur, il avait le droit de faire une citation latine sans paraître pédant. Parmi le nombre infini de choses oubliées depuis cette époque lointaine, cette phrase de l'*Art poétique* d'Horace, dont notre professeur et son crayon bleu faisaient abus, m'est restée profondément ancrée dans la mémoire, avec le précepte, et j'y pensais en entendant la phrase musicale berçante, caressante, « jolie », par laquelle M. Massenet a traduit par exemple ces mots : « Mettez-vous en chemin, allez dans le pays de Chanaan, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate : c'est la terre promise à nos pères, Abraham, Isaac et Jacob. »

Très agréables aussi à entendre, les chœurs de Lévités et les chœurs d'Israël qui se répondent, avec un accompagnement de harpes, de flûtes et de hautbois ; mais pourquoi cette mesure, ce rythme adouci qui nous rappelait je ne sais quel air de danse orientale ? Pourquoi surtout ce triangle ? *Non erat hic locus*, aurait dit notre magister.

Dans la seconde partie, *Jéricho*, la grosse caisse fait son apparition, ou plutôt elle reparait, car on l'entend beaucoup dans *la Terre promise*. Mais en musique comme en logique, frapper n'est pas prouver. Et cette grosse caisse m'a produit l'effet de ces parents qui ne savent pas gronder. Même lorsqu'ils roulent des gros yeux et qu'ils élèvent la voix, on aperçoit le sourire indulgent qui pardonne. La grosse caisse de M. Massenet ne nous fait pas illusion, elle détonne, elle rate. Ou si l'on préfère une autre comparaison, elle est comme la foudre en tôle de Jupiter que Vulcain agite dans *la Belle Hélène*. La *Marche du septième jour* est d'une belle allure, mais elle est gâtée vers la fin par les violons à l'unisson.

A ce moment, tournant avec ferveur le feuillet de notre programme détaillé, nous nous sommes trompé de page, et notre regard est tombé sur le côté

réserve aux annonces, et nous lûmes : « Vins de Bordeaux et du Midi garantis naturels. Conditions spéciales pour le clergé et les communautés. Écrire à M. le curé de *** à ***. » Et voilà comment on peut trouver l'occasion de bien fournir sa cave en allant entendre de la musique religieuse. La vie est faite de ces surprises. Et il y a des gens qui s'en plaignent !

La Terre promise nous a donc paru manquer un peu de religiosité, comme l'annonce de M. le curé de *** à ***. Cela n'enlève rien aux qualités de premier ordre du maître qui triomphe en ce moment même à Dresde : « Le grand et légitime succès de *Werther*, écrit-on au *Ménestrel*, s'est affirmé à la seconde et encore plus à la troisième représentation de l'œuvre, à la fin de laquelle on n'a pas compté moins de onze rappels. »

Ne nous plaignons pas de ce qui manque à M. Massenet pour faire écrouler les murailles de Jéricho, puisque c'est peut-être à ce défaut que nous devons et les amours de *Werther* et les sourires de *Manon*.

ÉMILE PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Portraits et Souvenirs, par CAMILLE SAINT-SAËNS
(Société d'Édition artistique).

Des portraits de Berlioz, de Liszt, de Gounod, de Victor Massé, de Rubinstein, des souvenirs divers, des notes d'esthétique musicale, voilà le bilan de ce volume, intéressant déjà par la personnalité de l'auteur, curieux en outre et piquant par lui-même. Sans dogmatisme pédant, sans prétentions de théoricien, mais avec franchise, avec netteté, parfois même avec brusquerie, Saint-Saëns donne son avis sur la musique contemporaine, sur la crise musicale actuelle. Car il y a crise, et l'opinion du maître apparaît à chaque instant dans ces essais divers et variés, soit qu'il étudie « l'illusion wagnérienne » et raille amèrement les critiques et les snobs (souvent unis, souvent les mêmes), soit qu'il caractérise le talent de Gounod et montre en lui le représentant véritable de la pure tradition française. Avec son air très doux de mémoires à bâtons rompus, il faut considérer le livre de Saint-Saëns comme une œuvre de polémique : il n'en est que plus amusant et caractéristique. Excellente polémique, d'ailleurs, loyale et documentée, et très vive aussi, très habile et spirituelle. Les portraits que trace Saint-Saëns de musiciens qu'il a connus, qui furent ses camarades ou ses amis, ont le plus grand intérêt. Des anecdotes significatives, des mots profonds ou gais seulement, donnent beaucoup de vie à ses croquis, et ce petit vo-

lume où puiseront les historiens est aussi pour les chers ignorants une charmante et délicate lecture.

La philosophie d'Auguste Comte, par L. LEVY-BRUHL (Alean).

Nous abondonons en positivistes. Ils forment de petites sociétés qui semblent, au premier abord, essentiellement chorales. Ils se réunissent, de temps en temps, ici et là, pour chanter la *Marseillaise*, et puis : « Saint bienheureux dont la divine image... », et d'autres choses de ce genre. Ensuite ils vont dîner en bande au Palais-Royal. Annuellement ils portent des couronnes sur la tombe d'Auguste Comte, — qu'ils n'ont jamais lu. L'influence d'Auguste Comte est considérable, autant que l'ignorance où l'on est généralement de son œuvre. L'ouvrage de M. Lévy-Bruhl rendra les plus grands services, — et non seulement aux joyeux choristes dont j'ai parlé, mais à quiconque est soucieux de connaître l'histoire authentique des idées et des doctrines, — car il est remarquable par la sûreté de l'information et la clarté de l'exposition. M. Lévy-Bruhl n'étudie pas Auguste Comte dans l'abstrait : il le considère comme « solidaire de tout un ensemble de circonstances sociales » et montre dans sa doctrine le contre-coup de la Révolution française. Auguste Comte, comme tous les penseurs de son temps, fut avant tout préoccupé de restaurer l'état social. Il prétendit le faire en transformant d'abord la Science positive en Philosophie positive, et celle-ci ensuite en Religion positive. M. Lévy-Bruhl ne pense pas comme Littré qu'il y ait une contradiction entre cette Philosophie et cette Religion positives. Il montre, au contraire, dans un très intéressant chapitre, qu'elles se complètent : il affirme et, je crois, établit l'unité fondamentale de la doctrine de Comte. Néanmoins il n'étudie, dans le présent ouvrage, que la Philosophie, qu'il considère avec raison comme la partie la plus originale, la plus féconde et la plus vivace de ce système. Mais s'il procède ainsi, c'est en usant du droit qu'a toujours l'historien de limiter son sujet comme il l'entend : en exposant une moitié seulement de la doctrine de Comte, il ne perd pas de vue l'ensemble plus vaste dont elle fait partie...

La même librairie publie un intéressant essai historique et critique de M. Franck Alengry sur *la Sociologie chez Auguste Comte*.

Plus fort que l'amour.

par le Comte A. DE SAINT-AULAIRE (Calmann Lévy).

Ah! cet ouvrage est distingué. Que dis-je? Il est aristocratique!... Le noble comte de la Bohinière fait en Italie la connaissance du noble prince Montefalcone-Rebelli. Le noble comte a une fille, le noble prince un fils. Les deux nobles enfants s'aiment no-

blement. Mais le comte est un bon Français et ne donnera pas sa fille à la Triple-Alliance : Geneviève n'épousera pas Trivulcio. C'est dommage : ils étaient si bons musiciens, tous les deux, elle jouant du piano, lui de l'orgue-harmonium, et si pieux! Le comte de la Bohinière a conçu toute une doctrine politique qui n'est pas, si j'ose dire, dans une musette. On dresserait contre l'Angleterre « une ligue, une Sainte-Alliance, une croisade formée par la France, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, la Suède, le Danemark... — La France et l'Allemagne! — Oui. — Et... l'Alsace-Lorraine?... — Oh! c'est bien simple... Vous allez voir... L'Angleterre a succombé; un congrès proclame aussitôt l'indépendance de l'Irlande, du Canada, de l'Australie et de l'Inde. Les coalisés se partagent les immenses possessions de la Grande-Bretagne. La France abandonne le tiers, le quart, la moitié de son lot à l'Allemagne qui lui rend l'Alsace-Lorraine... » Je dois avertir que le comte de Saint-Aulaire n'a pas du tout représenté le comte de la Bohinière comme une caricature. C'est très sérieux, tout ça; c'est l'âme du livre. Le comte de la Bohinière est « profondément religieux »; pour la fête de sa fille, il lui donne une statue de Sainte-Geneviève en argent « haute d'un mètre » : Geneviève, d'ailleurs, en a bien d'autres en « nickel, en bronze et en marbre », et des statues de Jeanne d'Arc et des statues de Jeanne Hachette. Le comte n'aime pas les « libertaires » ni les cyclistes; son fils, marié depuis six mois à la fille du comte de Paluel, est lieutenant au 3^e cuirassiers à Tours... Tout un quartier de Paris, et le plus noble, goûtera fort ce petit roman.

Malentendus, par TH. BENTZON (Calmann Lévy).

La meilleure des quatre nouvelles qui composent ce volume, celle qui lui donne son titre, est spirituelle et intéressante. C'est, racontée par l'auteur des *Américaines chez elles*, l'histoire d'une jeune fille américaine chez nous. Miss Ethel Marsh est venue à Paris pour étudier Paris; elle est sociologue, — assez confusément d'ailleurs; elle semble avoir plus de bonne volonté que de méthode. Et, du reste, il n'importe. Elle est venue toute seule, à l'américaine. Qui la guidera dans la nouvelle Babylone? Un jeune littérateur, Jean Lautrec, qui pour un de ses livres cherchait précisément un type d'américaine. Il est vite amoureux (bien entendu) de la jeune fille; il est de plus en plus obligeant avec elle : on ne saurait trouver un plus aimable cicerone. Confiante et loyale, Ethel accepte très simplement ces prévenances. Entre ces deux camarades, il y a bientôt un malentendu, car Ethel ne songe en effet qu'à de la camaraderie, Jean Lautrec à tout autre chose, sans atténuation. Il est parfaitement odieux, ce Jean Lautrec (et d'un